

La bataille de Bussaco, le 27 septembre 1810

La bataille de Bussaco est le troisième engagement des campagnes de la péninsule Ibérique pour lequel le lieutenant Unger nous a laissé un de ses précieux croquis.

Les pentes abruptes sur lesquelles les troupes eurent à se battre et la nature du terrain, très accidenté, eurent une influence déterminante sur le déploiement stratégique et les mouvements tactiques. Nous n'avons plus affaire à deux grandes lignes avançant à la rencontre l'une de l'autre ; les colonnes françaises qui progressaient le firent sur des fronts très étroits. Les troupes françaises, qui gravissaient ces pentes, s'infiltrèrent dans des ravins parsemés de gros blocs rocheux, pour atteindre les crêtes derrière lesquelles les unités britanniques les attendaient de pied ferme. Le terrain coupé conduisit les chefs de bataillons et de compagnies à prendre de nombreuses initiatives au cours de cette action.

L'étude de l'emploi de l'artillerie à Bussaco offre un vif intérêt, parce qu'il fut largement conditionné, lui aussi, par le terrain. Ajoutons que les pièces alliées furent mises en œuvre selon les directives personnelles du commandant en chef; nous possédons des rapports très détaillés sur leur rendement. Le fait que la bataille ne fut en définitive qu'une série d'engagements locaux, presque indépendants les uns des autres, exigea un emploi particulier de l'artillerie qui fut engagée, avant la lettre, en appui direct.

Au cours de l'été 1810, soit assez exactement un an après l'engagement de Talavera, Wellington avait été refoulé au Portugal. Au terme d'une série d'actions retardatrices, il avait pris position dans les lignes défensives de Torres Vedras. Au mois d'avril 1810, le maréchal André Masséna, prince d'Essling, avait reçu le commandement des armées françaises qui occupaient en partie le Portugal. Wellington, comprenant toute l'importance que représentait du point de vue stratégique la Serra do Bussaco, décida d'y attendre de pied ferme les Français.

La carte N détaille les positions initiales des unités en présence, ainsi que la configuration physique du champ de bataille. La ligne de crête était constituée par une série de monticules. Le versant oriental, côté occupé par les Français, tombait presque à pic jus qu'au fond d'un ravin qui, à 1500 m de la ligne de crête, se trouvait en contrebas de près de 300 m.

Au-delà du ravin, le sol remontait, mais très progressivement et sans jamais atteindre l'altitude de la crête. Seules deux routes très médiocres et quelques chemins raboteux traversaient la Serra d'est et ouest, et de nombreux ravins entaillaient le versant oriental; ils étaient parsemés de gros blocs de roches et tapissés de bruyère.

Les Français n'avaient procédé qu'à un relevé superficiel du terrain et des positions alliées. Le fait que les unités alliées se trouvaient dissimulées derrière la crête n'avait pas facilité leur repérage et les Français croyaient que la droite du dispositif allié ne dépassait guère vers le sud les bâtiments d'un couvent. Leur plan d'attaque consistait à gagner le flanc allié, à le déborder par le sud et à enrouler la position. Le corps commandé par le général Jean Reynier reçut donc l'ordre d'attaquer à cheval de la chaussée menant à Palheiros ; une fois sur la crête, il devait se rabattre vers le nord. Débouchant de l'est, un second élément de manœuvre, commandé par le maréchal Ney, devait prendre le couvent. Nous étudierons séparément ces deux attaques.

Le corps de Reynier comprenait la division Merle (11 bataillons) et la division Heudelet (15 bataillons). La première devait progresser au nord de la route de Palheiros, alors que la seconde suivrait cette même route. Chaque régiment, semble-t-il, était en colonne par compagnie avec 50 hommes de front. Les colonnes étaient échelonnées et leur progression débuta vers 5h30 du matin.

A la suite de diverses observations effectuées la veille au soir, Wellington avait pu renforcer cette partie de sa ligne de défense en faisant monter la brigade Stafford

Lightburne. Le moment venu, une nuée de voltigeurs annonça l'approche de l'infanterie française; les unités de l'infanterie légère britannique se portèrent à sa rencontre. On se mit à tirer parmi les buissons et les rochers. Wellington se rendit sur place, fit reculer le gros de son infanterie derrière la crête et posta deux canons du capitaine Thompson sur un tertre, du haut duquel on pouvait avantageusement tirer sur la colonne française.

Comme on peut le voir sur la carte N, la division Merle obliqua sur sa droite, parce que ses fantassins lourdement chargés se heurtaient à des pentes trop abruptes. Tombant sous le tir des éclaireurs et des 2 canons alliés, toute la division changea brusquement de direction vers sa gauche, et la brigade de Lightburne put donc conserver sa position.

Il semble que l'attaque française ait été repoussée uniquement par le tir de 2 compagnies légères (la 83^e et la 5^e selon Fortescue) avec l'appui de 6 canons de 6 livres tout au plus. La nature très accidentée du terrain aurait pu mettre les Français à l'abri du tir de l'artillerie, mais il semble qu'il ait été particulièrement efficace au cours de cette phase.

Pendant ce temps, la division Heudelet remontait la piste qui, au-delà de la crête, redescendait vers Palheiros. Le 31^e régiment marchait en tête et ses troupes furent les seules à participer à l'attaque.

La brigade du général Maximilien Foy se maintenait en retrait pour une éventuelle attaque ultérieure et l'autre régiment de la brigade du général Joseph Arnaud ne participa pas au combat.

Examinons les puissances de feu disponibles de part et d'autre lors de cet engagement. Unger indique que la batterie portugaise du lieutenant-colonel Frederick d'Arentschild, composée de 6 pièces de 6 livres, se trouvait en position au sommet du col. Si Unger donne à la batterie portugaise du général de division A. Dickson une position initiale plus au sud, Fortescue indique qu'elle rallia la batterie d'Arentschild avant que les Français ne fussent à portée de tir. Douze canons alliés battaient donc ces pentes.

L'artillerie française se trouvait dans l'impossibilité absolue d'apporter un secours quelconque à ses unités d'infanterie. Pour que les pièces se trouvent à distance de tir, il aurait fallu qu'elles prennent position au fond du ravin ; de cet emplacement elles auraient pu tirer sur la crête de la Serra, située 300 m plus haut. Au mieux, les canons français ne pouvaient occuper que les positions indiquées sur la carte N, où ils se trouvaient donc à 1600 m de l'adversaire ; placées dans ces conditions, les pièces auraient dû tirer avec une hausse de 10°, ce qui eût impliqué une élévation de 13°, impossible à réaliser sur un affût Gribeauval sans enfoncer au préalable la crosse de la pièce dans le sol. En tout état de cause, un tir effectué à boulets à une telle hausse eût entraîné, pour la trajectoire du projectile, un angle d'impact bien trop important pour que le tir pût être efficace. Les Français disposaient de 14 pièces, dont 7 pièces de 8 livres mais, comme le note Fortescue, leur tir manquait d'efficacité.

La nature du terrain gênait aussi les artilleurs anglais ; le glacis qui se trouvait devant les pièces était légèrement concave. Il n'y avait cependant pas d'angles morts, sauf ceux qui résultaient des accidents de terrain, mais les pièces auraient été obligées de tirer avec un pointage négatif d'au moins 14°. Les affûts à la Congreve interdisaient un tel pointage et il aurait fallu hausser la crosse pour obtenir la dépression voulue. Or, l'affût avait tendance à culbuter lorsque le recul était dirigé vers le haut. Il existe un rapport qui fait état de l'accident survenu à deux canons de l'artillerie d'Arentschild¹ ; il est invraisemblable que le tir des pièces françaises situées trop loin ait pu culbuter ces deux canons et il paraît donc plus juste de croire que les deux pièces britanniques furent victimes de leur propre recul.

¹ Messages supplémentaires de Wellington, adressés le 16 Juin 1809 au colonel Robe (*Supplementary Dispatches of the Duke of Wellington*).

Au cours de ce combat, l'artillerie britannique fit usage de shrapnels, auxquels les Français donnèrent le nom de biscayens. En fait, le shrapnel avait fait son apparition le 17 août 1808 à Rolica et les Français s'en étaient montrés très surpris². Le général anglais Wellesley avait été favorablement impressionné par cette arme. Dans un terrain aussi accidenté que celui de Bussaco, l'emploi du shrapnel était tout indiqué; un certain capitaine Guingret commente son utilisation au cours de cet engagement, notant entre autres que « des shrapnels anéantirent des compagnies entières ». Il existe un rapport légendaire, où l'on voit Wellesley examiner lui-même les blessures du général Simon, fait prisonnier à Bussaco. Sir Arthur fut déçu et déclara qu'elles étaient « insignifiantes ». Dans ce même rapport, il fait quelques remarques au sujet de ce nouveau projectile et note qu'il n'est efficace que si sa fusée est vraiment bien réglée, opération d'ailleurs très malaisée étant donné les difficultés d'appréciation du pointeur. Dans son rapport, Wellesley poursuit en remarquant que souvent l'on poursuit le tir uniquement parce que le chef de batterie est incapable de se rendre compte du résultat exact de la première salve. La difficulté de situer les points d'éclatement des shrapnels ne fut, à vrai dire, jamais surmontée et la pratique de l'observation à l'aide de jumelles, ainsi que la mise au point de fusées plus précises, ne résolurent pas le problème. Même en admettant que le shrapnel ait été un projectile capricieux et en considérant comme fondées les critiques de Wellesley à son égard, il n'en demeure pas moins vrai qu'à Bussaco ce projectile se montra plus efficace que ne pouvait l'être le boulet ou l'obus ordinaire; en raison du terrain très accidenté, le premier ricochait dans tous les sens et le second était amorti par les taillis. Quelle que fût la pente du terrain, constatons qu'en dépit de quelques difficultés, l'artillerie alliée se trouvait en bien meilleure posture que l'artillerie française; l'action des pièces alliées fut donc particulièrement efficace au cours de cet engagement.

Pour gravir la pente, la colonne Heudelet ne mit qu'une demi-heure, dit-on, et ce temps paraît extrêmement court. En théorie, durant cette progression, les pièces situées au sommet de la passe ont pu tirer 60 coups par canon. En tenant compte des entraves habituelles, on peut estimer que 360 coups furent tirés au total.

Tous les récits font état des ravages causés par ce tir, mais il n'avait pas pour autant une puissance de feu suffisante pour briser l'attaque, fièrement menée, de la colonne française; ce fut l'infanterie qui, en définitive, fit échouer l'assaut.

Au cours de son attaque, la division Heudelet perdit quelque 300 hommes sur 1700, soit les 18% de son effectif; elle s'était heurtée à un bataillon britannique (le 74^e Foot) et à deux bataillons portugais, soit une force totalisant 1500 fusils. Compte tenu de l'étroitesse de la tête de la colonne française, à aucun moment les alliés ne purent engager plus de 500 fusils ; ce nombre tient compte des tirailleurs, qui attaquèrent la colonne sur ses flancs, et des tirs effectués par les unités ou les détachements qui se portèrent sur les côtés de la colonne. En admettant que ces 500 fusils aient tiré chacun 5 salves avec un taux d'efficacité de 5%, le total des pertes françaises s'établirait à 370 hommes. En partant de l'idée que l'artillerie alliée tira 360 projectiles, nos calculs donneraient un nombre analogue de soldats ennemis hors de combat, du moins si l'action s'était déroulée en terrain découvert et plat. La nature accidentée du lieu de l'engagement oblige à diminuer les taux d'efficacité des tirs, tant de l'artillerie que de l'infanterie. Nous ne possédons pas de chiffres précis sur les effets respectifs de ces deux genres de tirs, mais l'étude des rapports nous conduit à penser que l'artillerie et l'infanterie britanniques firent le même nombre de victimes ; la nature du terrain avait donc diminué de moitié l'efficacité des armes.

² Messages de Wellington adressés à Liverpool le 12 mars 1812.

Revenons à la division Merle. Changeant son axe d'attaque devant la résistance que lui opposait la brigade Lightburne, elle chercha à gagner le sommet de la crête en l'abordant plus au sud. Nous ne suivrons pas par le détail les engagements confus qui aboutirent à l'échec de cet assaut. Cet engagement sortait du cadre, assez rigide, des batailles en rase campagne de l'époque. Sur les 1000 hommes que perdit cette division, plus de la moitié furent certainement atteints au cours des combats au fusil et à la baïonnette qui s'engagèrent sur ce terrain couvert de buissons. Notons cependant qu'au cours de cette phase, Wellington donna l'ordre à Thomson de placer 2 pièces dans une position qui lui permettrait d'effectuer des tirs de flanquement sur les forces engagées dans la mêlée. En ce qui concerne l'attaque de la division Merle, il n'est pas inutile de rappeler que le tir des 2 compagnies de tirailleurs (armés de carabines) et celui des 6 pièces de 6 livres réussirent à freiner l'élan de la colonne française, pourtant très résolue, avant qu'elle n'en arrive au corps à corps. Nous ne possédons aucun chiffre sur les résultats respectifs des deux genres de tirs durant cette phase de l'engagement, mais il semble évident que le rôle de l'artillerie fut considérable.

Après les échecs des attaques de Heudelet et de Merle, Reynier lança une troisième attaque en engageant la brigade du général Foy. Le 17^e léger ouvrait la voie, appuyé sur sa gauche par le 70^e de ligne. Ces deux régiments avaient adopté une disposition en colonne par compagnies. Nous n'avons pas de renseignements sur les décisions tactiques prises par Foy ; certains commentaires prétendent qu'il appuya sur la droite pour éviter le tir des canons d'Arentschild ; en fait, toute la pente était balayée par l'artillerie qui tirait à bonne portée; le rôle de ces pièces fut loin d'être négligeable, mais elles ne suffirent pas à endiguer l'impétueuse attaque française, et les colonnes de Foy poussèrent de l'avant pour submerger les 8^e et 9^e régiments portugais. Les Français parvinrent à prendre pied sur la crête et à s'établir sur une position très menaçante pour les alliés. Wellington avait prévu cette éventualité et donné l'ordre à la 5^e division, commandée par Sir James Leith, de se porter jusqu'au col. Leith découvrit qu'un des canons d'Arentschild était à cours de munitions et lui détacha une de ses propres pièces de 6 livres. Poussant ses hommes il les lança à l'assaut de la crête; cette attaque prit les Français par surprise et les obligea à battre en retraite. Ces engagements furent surtout livrés à la baïonnette, bien que les canons, ainsi que les fusils du 74^e Foot et les troupes portugaises, aient participé à la contre-attaque. Foy perdit 670 hommes dans cette opération ; un grand nombre d'entre eux furent abattus par les Britanniques lors de la poursuite. Si l'on tient compte des centaines d'hommes mis hors de combat par les canons, il devient évident que les armes individuelles provoquèrent dans les rangs ennemis des pertes assez réduites, inférieures du moins au pourcentage habituel des combats de l'époque. L'infanterie de la contre-attaque comptait 1000 fusils, mais on ignore si le 9^e et le 38^e Foot tirèrent une salve avant d'attaquer à la baïonnette ou s'ils s'élançèrent directement à la charge. Leith entendait bousculer directement la masse confuse des Français et descendre la pente pour mieux les mettre en déroute. Sans doute aurait-il été plus sage pour l'infanterie britannique de se lancer dans la mêlée à la baïonnette, sans décharger au préalable ses fusils. Il semble donc que la baïonnette ait joué un rôle prépondérant. Notons par ailleurs que les 9^e et 38^e bataillons britanniques ne perdirent respectivement dans cette charge que 38 et 23 hommes, ce qui prouve combien il est difficile de riposter à une infanterie qui se voyait contrainte à une retraite dans de telles conditions.

Entre-temps, plus au nord, Ney s'apprêtait à lancer son 5^e corps à l'assaut du couvent; ses ordres prévoyaient le déclenchement de l'attaque dès que Reynier aurait pris pied sur la crête. Vers 6 h 30, constatant quelque mouvement et croyant au succès de Reynier, il ordonna d'attaquer et son corps d'armée s'avança de part et d'autre de la route qui menait de Moura au couvent. A droite marchait la division du général Louis Loison, à gauche celle du général Jean Marchand. Une séparation effectuée par l'artillerie du 6^e corps (12

pièces de 8 livres, 6 pièces de 4 livres et 6 obusiers de 6 pouces, soit au total 24 bouches à feu) avait précédé l'attaque. Compte tenu du terrain, l'artillerie de Ney avait un rôle plus aisé que celle de Reynier, mais nous ne possédons sur ses positions que des renseignements très imprécis. La carte figurant dans l'Atlas d'Alison situe ces pièces à 900 m de leur objectif. La pente n'exigeait pas de fortes hausses mais, à proximité du couvent, la montée était très abrupte, ce qui diminuait certainement l'efficacité des projectiles. Quoi qu'il en soit ce tir fut notoirement inefficace, sans doute en raison de la distance.

Le dispositif adopté par l'artillerie anglaise s'avéra judicieux. Une fois de plus, nous trouvons là une marque de la sûreté du métier de Wellington. Selon Unger, le 1^{er} détachement du Royal Horse Artillery, commandé par le capitaine Robert Bull, se serait trouvé dans une position excentrique, où ses canons auraient été hors de portée; mais le détachement A, commandé par le capitaine Hew Ross (appartenant également à l'artillerie montée), comme les batteries portugaises de 6 livres et celles du capitaine Lawson, pouvaient couvrir les abords du couvent, non seulement par un tir frontal, mais par des tirs qui prendraient les assaillants en enfilade. L'artillerie alliée se trouvait donc en mesure de concentrer son tir dans la région où les deux divisions françaises devaient en principe opérer leur jonction. Les attaques contre le couvent, menées d'abord par la division Loison, puis par la division Marchand, furent analogues aux actions précédentes. Une nuée de voltigeurs précédait les colonnes et, dès leur apparition, les alliés lançaient leurs compagnies d'infanterie légère (un millier d'hommes environ) pour donner un premier coup de frein à la progression française. On ne s'imaginait pas qu'on pouvait l'arrêter dans cette première phase. De son côté, l'artillerie commençait à s'en prendre aux rangs français, mais son tir dut souvent être gêné par le fait que les voltigeurs français et anglais se trouvaient aux prises sur le terrain. On voit notamment que les éclaireurs de Loison engagèrent un bref corps à corps dans le hameau de Sula. Sans doute les canons tiraient-ils aussi contre le gros des colonnes françaises. Les forces légères françaises atteignirent la crête et ouvrirent la voie aux unités d'infanterie qui les suivaient. A cet instant, l'infanterie anglaise, qui s'abritait derrière la crête, se démasqua; les soldats anglais se dressèrent et se précipitèrent pour refouler les assaillants le long de la pente. Sans doute cette charge fut-elle facilitée par le fait que les fantassins anglais, qui attaquaient du fort au faible, dévalaient sur des adversaires épuisés par leur ascension, et qui ne disposaient que d'une puissance de feu nettement inférieure à la leur. En règle générale, les Français montaient à l'assaut en colonne et ne se déployaient en ligne que pour l'ultime phase de l'attaque; ce déploiement était souvent gêné lorsque le combat dégénérait en mêlée; la situation pouvait devenir catastrophique quand l'assaillant se heurtait, lorsqu'il était en plein déploiement, à une contre-attaque menée par de troupes fraîches.

Les deux divisions de tête de Ney durent donc reculer et abandonner la crête. Placée en soutien, la brigade du général Marcognet chercha à venir épauler le front de la division Marchand, mais le tir de l'artillerie anglaise la cloua sur place. Loison perdit 1255 hommes et Marchand 1173, alors que 501 Anglais à peine étaient mis hors de combat. Les pertes françaises furent dues au tir des 24 canons alliés mais aussi aux feux de salve tirés par les fantassins du 52^e et du 43^e, à l'instant du départ de la contre-attaque. Elles furent aussi provoquées par les corps à corps qui s'engagèrent le long de la pente. Pour et revenir aux trois salves, elles totalisèrent probablement 3000 balles et on peut logiquement admettre, que 300 d'entre elles firent des touchés, ce qui correspond à une efficacité de 10%. Au total, les Français perdirent 2400 hommes et la moitié d'entre eux tombèrent vraisemblablement pendant la contre-attaque. L'artillerie alliée mit donc un millier d'hommes hors de combat. Si la durée de l'action est estimée à une demi-heure, les pièces

ont pu tirer 700 coups ; toutefois, il n'est pas du tout impossible que la consommation de munitions ait été très nettement inférieure à ce chiffre. En guise de conclusion nous dirons que canons et fusils opérèrent ce jour-là avec une efficacité particulièrement élevée pour cette époque.

A propos de Bussaco, une première remarque s'impose. La disparité entre les pertes dans les des camps est considérable. Une force de 26 000 Français laissait 4480 hommes sur le terrain, alors que les alliés, qui alignaient 17 800 hommes, n'en perdaient que 1252. Faut-il en déduire que seule la supériorité de la puissance de feu des alliés a joué, ou d'autres facteurs sont-ils intervenus?

La nature du terrain eut très évidemment une grande importance. Les meilleures troupes ont leurs limites. Après avoir mené une attaque sous le feu adverse, en franchissant à la montée une dénivellation de 300 m, l'infanterie française avait réalisé une performance peu commune. Mais il faut souligner qu'elle était épuisée.

C'est alors que les Britanniques déclenchèrent leur contre-attaque avec des troupes fraîches. Perdant pied peu à peu sous ces coups de boutoir, de véritables grappes humaines furent progressivement refoulées jusqu'au bas de la pente. La baïonnette joua un rôle primordial dans ces corps à corps. Il semble bien qu'elle infligea de nombreuses pertes dans les rangs français.

Bussaco nous administre la preuve que le feu seul ne pouvait pas encore arrêter, dans sa progression, une formation d'attaque. Sa cadence de tir était insuffisante pour lui permettre de le faire. Ceci ne signifie pas pour autant que l'artillerie et l'infanterie ne pouvaient pas provoquer des pertes considérables dans les rangs ennemis, capables parfois d'amener l'adversaire à faire volte-face. Au cours des nombreuses attaques de Bussaco, le nombre des canons employés par la défense fut considérable. L'importance de l'artillerie fut plus marquée dans les combats de la péninsule Ibérique que dans les autres batailles de l'époque.

Soulignons que, dans l'attaque, l'artillerie française fut souvent inefficace. Elle avait de la peine à trouver de bonnes positions. Au contraire, les pièces britanniques étaient toujours placées dans des positions très étudiées. Par la suite, Wellington fut l'objet de certaines critiques ; on lui reprocha de n'avoir pas su mieux concentrer son artillerie. On voit mal comment il aurait pu mieux disposer ses pièces. Une crête longue de quelque 16 km n'est pas aisée à tenir; c'est qu'au début tout au moins, il fallait tenir l'ensemble du front, quitte à effectuer des rocades par la suite.

Il est exact que Wellington n'a pas organisé de grandes batteries d'artillerie, mais la nature du terrain ne s'y prêtait pas. Durant cette succession de courts engagements contre des colonnes ennemies présentant des fronts réduits, il était beaucoup plus important d'employer les canons en appui direct des unités d'infanterie. La vérité nous oblige à constater que cette mission fut parfaitement remplie et l'histoire de Bussaco nous permet de penser que les taux des pertes furent bien plus élevés que dans d'autres combats.

Les effets du tir de la mousqueterie sont plus difficiles encore à évaluer que pour les autres engagements mais, dans l'ensemble, il apparaît que 5 % tout au plus des balles firent des touchés. Il est cependant possible, que dans certaines circonstances favorables, à courte portée par exemple, ce chiffre ait pu atteindre 10%.

« Puissance de feu, l'efficacité des armes sur le champ de bataille de 1630 à 1850 » par le Major Général B. P. Hughes